Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général Maths + Physique, veuillez visiter :
bac-maths-physique.fr/annales-sujets-et-corriges

Corrigé du bac 2026 : Philosophie Métropole

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2026

PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : 4 heures – Coefficient : 8

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

A propos de ce corrigé

Ce document est une proposition de corrigé rédigée par un enseignant en philosophie pour le site sujetdebac.fr

La philosophie est un domaine riche et diversifié, offrant de multiples perspectives et interprétations. Ainsi, il existe de nombreuses manières de traiter un sujet philosophique donné, chacune apportant sa propre compréhension et ses propres arguments.

Cette proposition de corrigé vous fournit un exemple de démarche possible pour aborder chaque sujet. Vous êtes encouragé(e)s à explorer différentes approches, à développer vos propres idées et à formuler vos propres arguments.

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat : www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Dissertation n°1
Sujet : Avons-nous la maîtrise de nos paroles ?

Comprendre le sujet

À première vue, la réponse semble évidente. Nous parlons quand nous le voulons, nous choisissons nos mots, nous pouvons décider de nous taire. Nos paroles semblent donc dépendre de nous. Pourtant, l'expérience quotidienne montre vite que les choses sont plus complexes. Il nous arrive de parler trop vite, de regretter une phrase, de blesser quelqu'un sans l'avoir voulu, ou de dire davantage que ce que nous pensions exprimer. Une parole peut nous échapper. Elle peut aussi produire des effets que nous n'avions pas prévus.

Le sujet invite donc à interroger cette évidence. La vraie question porte sur le pouvoir que nous exerçons sur ce que nous disons, sur ce que nos paroles révèlent, et sur les effets qu'elles produisent.

Clarifier les termes du sujet

L'expression « avons-nous » renvoie à l'être humain en général. Le sujet interroge une condition commune. En tant que sujets parlants, sommes-nous capables de contrôler ce que nous disons ? Cette question engage à la fois la conscience, la liberté et la responsabilité.

La « maîtrise » désigne un pouvoir de contrôle. Maîtriser ses paroles, ce serait savoir ce que l'on dit, vouloir le dire, choisir la manière de le dire, et tenter d'en mesurer les effets, même si ces effets ne dépendent jamais entièrement de nous.

Les « paroles » désignent des mots prononcés ou adressés. Elles expriment une pensée et mettent en relation avec autrui. Elles peuvent informer, convaincre, blesser, promettre, ordonner, consoler ou mentir. Parler engage donc celui qui parle. Chaque parole peut révéler une intention, produire un effet, et exposer le sujet à l'interprétation des autres.

Problématiques possibles

Le sujet peut donner lieu à plusieurs problématiques :

- Jusqu'où s'étend notre pouvoir sur ce que nous disons ?
- Nos paroles révèlent-elles parfois des pensées, des émotions ou des désirs que nous ne contrôlons pas pleinement ?
- Peut-on vraiment maîtriser une parole dès lors qu'elle est entendue, interprétée et parfois déformée par autrui ?
- Si nos paroles peuvent nous échapper, cela suffit-il à nous dégager de toute responsabilité ?
- La maîtrise des paroles consiste-t-elle à tout contrôler, ou plutôt à apprendre à répondre de ce que l'on dit ?

Première piste : Nous pouvons apprendre à maîtriser nos paroles

On peut d'abord défendre l'idée que nous avons une certaine maîtrise de nos paroles. L'être humain n'est pas condamné à parler sous le coup de l'impulsion. Il peut réfléchir, choisir ses mots, adapter son discours à son interlocuteur.

La philosophie antique éclaire bien cette idée. Chez Socrate, la parole est liée au dialogue et à la recherche de la vérité. Bien parler suppose d'examiner ses idées, de les corriger, de les rendre plus justes. Le dialogue devient alors un exercice de lucidité.

On peut aussi penser à Aristote, pour qui la rhétorique est un art de persuader. Celui qui parle peut apprendre à construire un discours clair, adapté et efficace. La parole peut donc être travaillée, éduquée, disciplinée.

Dans cette perspective, maîtriser ses paroles signifie refuser la parole irréfléchie. Cela suppose de penser avant de parler, de chercher le mot juste, et de mesurer autant que possible ce que l'on dit.

Deuxième piste : Nos paroles peuvent nous échapper

Cependant, cette maîtrise reste fragile. Il arrive que nous parlions sous l'effet de la colère, de la peur, de la jalousie, du désir de plaire ou d'impressionner. Dans ces cas, nous ne sommes pas pleinement maîtres de nous-mêmes.

Freud est ici une référence utile. Avec l'idée d'inconscient, il montre que nous ne savons pas toujours exactement ce qui nous pousse à parler. Le lapsus, par exemple, peut révéler une pensée ou un désir que le sujet ne voulait pas consciemment exprimer.

Une phrase peut donc trahir une peur, une tension ou une vérité cachée. Nous croyons contrôler nos paroles, alors qu'elles révèlent parfois une part de nous-mêmes qui échappe à notre volonté.

Cette piste permet de dépasser l'idée trop rapide selon laquelle parler reviendrait toujours à exercer une pleine maîtrise. La parole peut être traversée par des forces affectives ou inconscientes.

Troisième piste : Nous ne maîtrisons pas entièrement le langage

Nos paroles nous appartiennent-elles vraiment ? La question est plus complexe qu'il n'y paraît.

Quand nous parlons, nous utilisons une langue que nous n'avons pas inventée. Les mots existaient avant nous. Ils ont une histoire, des sens multiples, des ambiguïtés. Nous croyons nous servir librement du langage, alors que nous sommes pris dans ses règles, ses habitudes et ses limites.

On peut ici évoquer Merleau-Ponty. Pour lui, la parole ne vient pas recouvrir une pensée déjà toute prête. Souvent, la pensée se forme en parlant. Il arrive que l'on découvre ce que l'on pense au moment même où on le dit.

La parole n'est donc pas un outil parfaitement transparent. Elle participe à la formation de notre pensée. Nous ne sommes pas totalement maîtres de nos paroles, car nous sommes aussi travaillés par la langue elle-même.

Quatrième piste : Une parole dépend aussi de celui qui l'entend

Une parole n'a pas toujours le sens que je veux lui donner. Elle est reçue par quelqu'un, interprétée, parfois mal comprise.

Je peux vouloir plaisanter et vexer. Je peux vouloir être sincère et paraître brutal. Je peux vouloir rassurer et inquiéter davantage. Dès qu'une parole est adressée à autrui, elle échappe en partie à celui qui la prononce.

Les analyses de John Austin sont utiles ici. Austin montre que certaines paroles accomplissent des actes. Dire « je promets », « je m'excuse », ou « je vous déclare unis par le mariage » transforme une situation. La parole agit dans le monde social.

Les effets d'une parole dépendent du contexte, de la situation, de l'interlocuteur et des rapports sociaux. C'est pourquoi une parole peut avoir une portée que son auteur n'avait pas prévue.

Les pièges à éviter

- Réduire le sujet à une simple question de politesse. Le problème dépasse l'idée banale selon laquelle il faudrait « tourner sept fois sa langue dans sa bouche ». Il engage des notions plus profondes comme la conscience, la liberté, l'inconscient, le langage, la responsabilité et autrui.

- Traiter la parole comme une simple transmission d'information. Une parole peut engager, blesser, promettre, convaincre, transformer une situation. Elle a une dimension morale, sociale et parfois politique.

- Donner des réponses trop tranchées. Affirmer que nous maîtrisons totalement nos paroles serait naïf. Affirmer que nous ne les maîtrisons jamais serait excessif.

Une conclusion nuancée

Le sujet invite donc à une réponse équilibrée. Nous avons bien une certaine maîtrise de nos paroles, car nous pouvons réfléchir, choisir nos mots, apprendre à mieux parler et à mieux écouter. Cependant, cette maîtrise reste limitée. Nos paroles peuvent être influencées par nos émotions, par l'inconscient, par la langue elle-même et par la manière dont autrui les reçoit.

La maîtrise des paroles n'est pas un pouvoir absolu. Elle est plutôt un effort. Nous ne possédons jamais totalement nos paroles, mais nous pouvons apprendre à en répondre. C'est peut-être là que se joue la véritable liberté du sujet parlant.

Dissertation n°2
Sujet : Peut-on être heureux quand les autres ne le sont pas ?

Comprendre le sens du sujet

Le sujet interroge le rapport entre le bonheur individuel et le malheur d'autrui. À première vue, on pourrait répondre que oui, chacun peut être heureux à partir de sa propre vie, de ses relations, de ses réussites ou de ses choix.

Mais la question devient plus difficile dès que l'on prend au sérieux la souffrance des autres. Peut-on vraiment être heureux si ses proches sont malheureux ? Peut-on l'être dans une société injuste ? Peut-on goûter son bonheur sans culpabilité, sans indifférence, sans inquiétude ?

Clarifier les notions importantes

« Peut-on » a deux sens. Il peut désigner une possibilité réelle. Est-il possible d'être heureux quand d'autres souffrent ? Mais il peut aussi désigner une légitimité morale. A-t-on le droit d'être heureux dans ces conditions ? Autrement dit, le sujet pose à la fois une question psychologique et une question éthique.

« Être heureux » ne signifie pas seulement éprouver du plaisir ou connaître une joie passagère. Le bonheur désigne plutôt un état durable, une forme d'accord avec son existence. Chez Aristote, il renvoie à une vie accomplie et vertueuse. Chez Épicure, il suppose la paix de l'âme et la limitation des désirs.

« Les autres » peut désigner les proches, comme les amis ou la famille, dont le malheur nous touche directement. Mais l'expression peut aussi désigner les inconnus, les victimes d'injustice, ou même l'humanité entière. Le sujet prend alors une dimension morale, sociale et politique.

Faire une distinction essentielle

On peut être heureux alors que d'autres sont malheureux. Cela ne signifie pas forcément que l'on est coupable, car je ne suis pas responsable de tous les malheurs du monde.

Mais être heureux grâce au malheur des autres est très différent. Si mon bonheur repose sur leur souffrance, leur exclusion, leur humiliation ou leur exploitation, il devient profondément injuste.

Cette distinction évite une réponse trop simpliste. Le sujet ne demande pas de dire qu'il serait interdit d'être heureux tant que tout le monde ne l'est pas. Une telle exigence serait impossible à tenir. Le vrai problème apparaît plutôt lorsque mon bonheur suppose que j'ignore volontairement les autres, ou lorsque je profite de leur malheur. Ce n'est donc pas le bonheur personnel qui est condamnable, mais un bonheur fermé, injuste ou indifférent.

Problématiques possibles

On peut formuler plusieurs problématiques :

- Le bonheur peut-il être une affaire strictement individuelle ?
- Un bonheur indifférent au malheur d'autrui mérite-t-il encore le nom de bonheur ?
- Peut-on être pleinement heureux sans se soucier du bonheur des autres ?

Première piste : Le bonheur peut sembler personnel

On peut d'abord défendre l'idée que le bonheur dépend en grande partie de soi. Les stoïciens, comme Épictète, affirment que nous ne maîtrisons pas les événements extérieurs, mais que nous pouvons maîtriser notre manière de les juger. Dans cette perspective, je ne peux pas faire dépendre mon bonheur de tout ce qui arrive aux autres. Si mon bonheur exigeait que tout le monde soit heureux, alors personne ne pourrait jamais l'être, puisque le monde contient toujours de la souffrance.

On peut donc penser qu'il est possible d'être heureux malgré le malheur des autres. Ce n'est pas nécessairement de l'égoïsme. Cela peut signifier que l'on apprend à vivre sans se laisser détruire par toute la douleur du monde.

Deuxième piste : Un bonheur indifférent aux autres devient problématique

L'être humain ne vit pas seul. Il se construit dans des relations avec autrui. Le malheur des autres peut donc troubler mon bonheur, surtout lorsque je reconnais en eux des êtres semblables à moi.

Rousseau accorde une grande importance à la pitié, c'est-à-dire à la capacité d'être touché par la souffrance d'autrui. Être totalement indifférent au malheur des autres serait alors une forme d'inhumanité.

On peut aussi penser à Kant. Pour lui, autrui ne doit jamais être traité seulement comme un moyen, mais toujours aussi comme une fin. Si mon bonheur repose sur l'exploitation ou l'humiliation des autres, alors il ne peut pas être moralement acceptable.

Il ne s'agit donc pas de condamner toute recherche du bonheur personnel. Il s'agit de montrer qu'un bonheur qui exclut complètement les autres risque de devenir pauvre, fragile ou injuste.

Troisième piste : Vers un bonheur ouvert aux autres

Il faut donc dépasser l'opposition trop simple entre bonheur personnel et bonheur des autres. Mon bonheur ne suppose pas que tous les autres soient déjà heureux. Mais il ne peut pas être pleinement humain s'il se construit dans l'indifférence à leur malheur.

Un bonheur plus profond pourrait être un bonheur qui reste ouvert aux autres. Cela peut passer par l'amitié, la compassion, la solidarité, le souci de justice ou l'engagement. Être heureux ne signifie pas porter toute la souffrance du monde, mais cela ne signifie pas non plus s'en désintéresser.

On peut alors comprendre que le bonheur véritable n'est pas forcément solitaire. Il peut être personnel sans être égoïste. Il peut être intérieur sans être fermé au monde.

Références philosophiques utiles

Épicure permet de penser un bonheur fondé sur la paix de l'âme, la simplicité et l'amitié. Il aide à comprendre qu'un bonheur personnel est possible, même dans un monde imparfait.

Épictète et les stoïciens montrent que le bonheur dépend aussi de notre manière de juger les événements. Ils permettent de ne pas faire dépendre totalement notre bonheur du malheur ou du bonheur des autres.

Aristote rappelle que le bonheur n'est pas un simple plaisir, mais une vie accomplie et vertueuse. Cette référence permet de se demander si l'indifférence à autrui est compatible avec une vie vraiment bonne.

Rousseau permet d'introduire l'idée de pitié et de sensibilité à la souffrance d'autrui.

Kant permet de poser clairement la question morale. Un bonheur obtenu au mépris de la dignité d'autrui ne peut pas être légitime.

Les pièges à éviter

Répondre seulement avec de bons sentiments. Dire "non, car c'est égoïste" ne suffit pas. Une dissertation doit analyser les conditions dans lesquelles le bonheur est possible ou problématique.

Confondre deux idées différentes. Être heureux quand d'autres souffrent n'est pas la même chose qu'être heureux parce qu'ils souffrent.

Poser comme condition du bonheur que toute l'humanité soit heureuse. Ce serait une exigence généreuse, mais presque impossible à satisfaire. Elle condamnerait chacun à ne jamais pouvoir être heureux.

Une conclusion nuancée

On peut donc répondre que oui, il est possible d'être heureux quand les autres ne le sont pas, car le bonheur comporte une part personnelle et intérieure. Il ne dépend pas entièrement de l'état du monde. Mais ce bonheur devient moralement discutable s'il repose sur l'indifférence, l'injustice ou l'exploitation. Le problème n'est donc pas d'être heureux malgré le malheur des autres. Le problème est de l'être contre eux, grâce à eux, ou sans jamais se soucier d'eux.

Le bonheur humain n'est pas nécessairement un bonheur collectif, mais il n'est pas non plus un bonheur purement solitaire. Il devient plus juste et plus profond lorsqu'il reste ouvert à la compassion, à la responsabilité et au souci des autres.

Explication de texte

Sujet : Friedrich Nietzsche, Humain, trop humain (1878).

Comprendre le sens général du texte

Dans cet extrait, Nietzsche défend une idée forte. La science ne vaut pas seulement par les résultats qu'elle produit, mais par la méthode de pensée qu'elle nous apprend à exercer. Connaître des découvertes scientifiques ne suffit donc pas pour penser scientifiquement. L'esprit scientifique suppose une attitude particulière. Il faut savoir se méfier des explications trop rapides, examiner les hypothèses, refuser de transformer immédiatement une idée séduisante en certitude. Sans cette prudence, même des personnes cultivées peuvent retomber dans la superstition, l'absurdité ou le fanatisme de l'opinion.

Le texte invite donc à distinguer deux choses. D'un côté, il y a les connaissances scientifiques que l'on peut apprendre. De l'autre, il y a la méthode scientifique, qui forme véritablement l'esprit.

Situer Nietzsche et le contexte du texte

Friedrich Nietzsche est un philosophe allemand du XIXe siècle. Il est connu pour sa critique des croyances établies, notamment religieuses, morales et philosophiques. Dans *Humain, trop humain*, publié en 1878, il adopte une démarche très critique envers les illusions humaines.

Ce livre marque une étape importante dans son œuvre. Nietzsche s'éloigne des grandes explications métaphysiques et se rapproche d'un esprit plus analytique, plus critique, parfois proche de l'esprit des Lumières. Il cherche à comprendre comment les hommes fabriquent leurs croyances, leurs convictions et leurs erreurs.

Dans cet extrait, Nietzsche ne fait pas simplement l'éloge de la science comme ensemble de vérités. Il insiste surtout sur la valeur éducative de la science. Ce qui compte, c'est la manière dont elle nous apprend à penser.

La question philosophique du texte

La question à laquelle Nietzsche répond peut être formulée ainsi :

Qu'est-ce qui fait vraiment la valeur de la science ? Est-ce l'ensemble des résultats qu'elle obtient, ou bien la méthode qu'elle impose à l'esprit ?

Cette question est philosophique parce qu'elle engage une réflexion sur la vérité, l'opinion et la formation du jugement. Nietzsche nous pousse à voir que l'on peut posséder des informations sans être capable de penser avec rigueur. Le texte pose donc aussi une question éducative. Que faut-il apprendre pour devenir capable de juger correctement ?

La thèse de Nietzsche

La thèse du texte est la suivante. La véritable valeur de la science réside dans sa méthode, car elle forme un esprit prudent, capable de résister aux croyances hâtives et aux fausses explications.

Nietzsche affirme que les résultats scientifiques ne suffiraient pas à empêcher le retour de la superstition si les méthodes scientifiques disparaissaient. Cette idée est essentielle. Elle signifie qu'un résultat appris par cœur ne protège pas contre l'erreur si l'on ne comprend pas comment ce résultat a été établi. Autrement dit, la science n'est pas seulement un contenu. Elle est une manière d'examiner le réel.

Première partie du texte : La valeur de la méthode

Au début du texte, Nietzsche affirme que les méthodes scientifiques sont une conquête aussi importante que n'importe quel résultat scientifique. Il faut bien mesurer la force de cette affirmation. On pense souvent que la science progresse grâce à ses découvertes. Nietzsche ne nie pas cette idée, mais il la complète. Selon lui, la méthode est encore plus fondamentale, car elle permet justement d'obtenir des résultats fiables.

Si les méthodes se perdaient, les résultats déjà obtenus ne suffiraient pas. Les hommes pourraient répéter des connaissances scientifiques tout en pensant de manière superstitieuse. Nietzsche montre ainsi que la science est fragile si elle n'est pas accompagnée d'une véritable formation de l'esprit.

Deuxième partie du texte : La critique des gens cultivés

Nietzsche s'intéresse ensuite aux « gens cultivés ». Ce choix est important. Il ne critique pas seulement les ignorants. Il montre qu'une personne instruite peut manquer d'esprit scientifique. Ces gens peuvent connaître beaucoup de résultats scientifiques. Pourtant, dans leur manière de parler, on voit qu'ils ne pensent pas scientifiquement. Nietzsche le remarque surtout lorsqu'ils proposent des hypothèses. Ils trouvent une idée qui ressemble à une explication, puis ils s'y attachent immédiatement.

Le problème est donc le suivant. Ils confondent l'hypothèse et la vérité. Ils ne prennent pas le temps de vérifier, de douter, de comparer. Leur culture reste superficielle, parce qu'elle n'a pas transformé leur manière de penser.

Troisième partie du texte : Le danger de l'opinion passionnée

Nietzsche analyse ensuite le mécanisme de l'opinion. Il montre que certaines personnes deviennent passionnées par la première idée qui leur vient à l'esprit. L'expression « tout feu tout flamme » est révélatrice. Elle indique que l'opinion n'est pas seulement une erreur intellectuelle. Elle est aussi un attachement affectif. Une personne peut aimer son idée, s'échauffer pour elle, la défendre comme si elle était une conviction profonde.

C'est ici que Nietzsche critique le fanatisme. Le fanatique n'est pas seulement celui qui croit quelque chose de faux. C'est celui qui ne supporte plus de remettre son idée en question. L'esprit scientifique, au contraire, apprend à ralentir la pensée et à se méfier de ses propres enthousiasmes.

Quatrième partie du texte : Les conséquences politiques

Nietzsche élargit ensuite son analyse au domaine politique. Les opinions hâtives y ont des conséquences particulièrement graves. En politique, les idées ne restent pas abstraites. Elles influencent les décisions, les actions collectives, les conflits et les passions publiques. Si les citoyens se laissent séduire par la première explication venue, ils risquent de défendre des positions dangereuses avec une certitude excessive.

C'est pourquoi Nietzsche conclut que chacun devrait apprendre au moins une science « à fond ». Il ne veut pas dire que tout le monde doit devenir spécialiste de toutes les sciences. Il veut dire qu'il faut avoir fait l'expérience réelle d'une méthode rigoureuse. Celui qui a vraiment étudié une science comprend ce qu'exigent la preuve, la prudence et la patience intellectuelle.

Ouverture critique de la position de Nietzsche

La position de Nietzsche est convaincante, car elle montre que l'accumulation de connaissances ne suffit pas à former un esprit rigoureux. On peut être cultivé et pourtant raisonner de manière précipitée. Le texte garde donc une grande actualité, à une époque où l'on reçoit beaucoup d'informations sans toujours savoir les vérifier.

Cependant, il faut éviter de tirer du texte une conclusion trop scientiste. Les questions philosophiques, morales ou politiques ne peuvent pas toujours être résolues par une méthode scientifique. Elles demandent aussi de discuter des valeurs, des finalités et du sens des mots. La science peut établir des faits, mais elle ne décide pas à elle seule de ce qui est juste ou désirable.

On peut y voir un point à éclaircir, car Nietzsche défend ici l'esprit scientifique depuis une démarche philosophique. Mais cela ne le contredit pas nécessairement. Il faut comprendre que Nietzsche ne veut pas remplacer la philosophie par la science. Il invite plutôt la pensée, y compris philosophique, à retenir de la science une exigence de prudence, de méthode et de méfiance envers les convictions trop rapides.

Pour conclure

Le texte oppose donc deux attitudes. D'un côté, l'esprit scientifique, qui vérifie, doute et avance avec prudence. De l'autre, l'esprit d'opinion, qui s'attache trop vite à une hypothèse et la transforme en conviction.

L'enjeu du texte est finalement éducatif et philosophique. Nietzsche nous invite à apprendre non seulement des vérités, mais une manière de chercher la vérité. Penser vraiment, ce n'est pas seulement avoir des idées. C'est savoir les examiner avant d'y croire.

_____

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat :
www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.